

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 28 (1890)
Heft: 27

Artikel: Coup d'oeil au Mont-de-Piété de Paris
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-191759>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 29.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

fiées, et de plus de 500 mètres de galeries ouvertes dans le rocher!...

On pouvait donc regarder la grande œuvre comme achevée.

Les travaux qui restaient à faire sur cette grande communication, dans le Valais et depuis Evian à St-Maurice, rentrèrent dans les travaux ordinaires, qui s'exécutèrent petit à petit chaque année. Ils duraient encore lors des événements de 1813 qui les interrompirent ainsi que bien d'autres.

En 1806, craignant que les circonstances de la vie de Napoléon ne lui permettent pas de voir de sitôt la route du Simplon qui allait être terminée, et pour lui en rendre compte de la manière la plus palpable possible, M. Céard fit faire à Genève un plan en relief de ce passage des Alpes. Ce plan, qui devait être mis sous les yeux de l'Empereur, représentait tout l'espace compris entre Glitz et Domodossola. La boîte qui contenait ce Simplon en miniature avait environ 4 pieds de long ; elle était doublée latéralement à l'intérieur avec des glaces qui reflétaient les montagnes ; et dans le couvercle se trouvaient de jolis dessins à la plume représentant les vues des principales localités de la route.

Ce relief n'eut pas de chance : l'artiste de Genève qui fut chargé de son exécution en escamota les dimensions et en fit une contrefaçon qui fut envoyée à l'empereur Alexandre ayant même que celui qui était destiné à Napoléon fut arrivé à Paris.

M. Céard ayant appris cette infidélité en prévint le comte de Montalivet, qui en parla à Napoléon. « Que M. Céard soit tranquille, répondit l'Empereur, si Alexandre a le relief, moi j'ai le Simplon. »

Il entrait dans les vues de Napoléon de bâtir au sommet du col un grand hospice, qui pût, au besoin, servir de caserne. Un décret du 21 février 1801 attribuait une dotation à cet établissement. Le projet primitif fait par l'ingénieur Lescot et devisé à 800,000 francs, ne fut pas exécuté, la chute de Napoléon étant survenue sur ces entrefaites.

Ce ne fut qu'en 1825 que les moines Augustins du Grand St-Bernard reprirent ce projet qu'ils menèrent à bonne fin, grâce à des ressources considérables. Présentement, quatre religieux délégués du St-Bernard sont en permanence dans cette solitude pour s'y consacrer à l'assistance des voyageurs nécessiteux. Chaque année, 1000 à 1200 étrangers sont reçus et logés gratuitement à l'hospice.

Construite de 1801 à la fin de 1806, la route du Simplon, qui compte de Brigus à Domodossola une longueur de 14 lieues sur 25 pieds de large, a coûté 18 millions de francs. Elle surpasse en

beauté et en pittoresque toutes les autres routes des Hautes-Alpes, et rivalise avec elles pour la hardiesse de la construction. On peut l'envisager comme une grande victoire de l'homme sur la nature sauvage, et elle est la première des routes alpestres qui ont relié le Nord avec le Sud.

Il ne fut jamais accordé à Napoléon de voir cette grande œuvre et d'y conduire son armée ; mais elle demeure comme le monument d'un grand génie et d'une grande nation.

Coup d'œil au Mont-de-Piété de Paris.

Le grand Mont-de-Piété de Paris date de Louis XVI, qui l'établit par lettres patentes du 9 décembre 1777 ; il fonctionna presque immédiatement, mais non dans les bâtiments construits exprès rue des Blancs-Manteaux, à côté du couvent des Bénédictins de Saint-Maur, puisque ces bâtiments ne furent achevés qu'en 1786.

Dès son installation, le Mont-de-Piété eut une vogue considérable, et l'historien Mercier parle de 40 tonnes remplies de montres d'or qu'on y avait portées. Ceci a l'air d'une exagération, mais on est moins étonné quand on sait qu'on engage aujourd'hui mille à douze cents montres par jour. L'exercice de la première année se solda par l'engagement de 128,508 objets, représentant 1,772,596 livres.

Au premier étage du Mont-de-Piété, se trouvent les 1^{re} et 2^{re} divisions, qui sont celles des bijoux. Là, dans des armoires de fer, des richesses sont accumulées. Ce sont des diamants, des parures, des services d'argenterie, des montres, des chaînes, des bracelets, etc.

Au deuxième étage sont rangées les robes, les habits, les chemises, les draps, les couvertures, tous les objets de ménage et de toilette, des vêtements de soie et des haillons, des livres, des outils.

Plus haut encore, on voit des files de matelas entassés, pressés : c'est le tribut extrême de la misère, qui, après s'être débarrassée de ses habits a donné son dernier gage.

Descendons au rez-de-chaussée : les magasins sont destinés aux marchandises neuves, telles que toiles, draps, mousselines, glaces de grandes dimension, bronzes, cuivres, etc.

Chaque nantissement porte un bulletin ; chaque bulletin un numéro pair, si c'est un engagement ; un numéro impair si c'est un renouvellement. Aussi souvent que l'article est renouvelé, un nouveau bulletin est cousu sur celui de l'année précédente : vous pouvez en compter dix sur plus d'un nantissement ; donc neuf renouvellements. — Le prêt n'est que de six francs ? — Six francs ! mais c'est un capital pour des malheureux dont le travail ne suffit même pas aux besoins du jour.

Il y a quelques années, un des administrateurs du Mont-de-Piété remarqua un petit paquet qui portait toute une liasse de bulletins de renouvellement et sur lequel

il avait été prêté six francs ; — il écrivit à l'emprunteur : une femme se présenta..

— Pourquoi, lui dit-il, ne dégagerez-vous pas cet objet ?

— Je suis trop pauvre, répondit-elle.

— Vous attachez donc un grand prix à ce paquet ?

— Ah ! monsieur, s'écria la malheureuse femme en pleurant, c'est tout ce qui me reste de mon pauvre petit !

L'administrateur dégagéa le paquet, qui renfermait une robe et un jupon d'enfant : l'infortunée emporta en pleurant de joie ce trésor de la piété maternelle.

On écrirait ainsi des pages lamentables, si l'on voulait faire l'histoire de la plupart des objets engagés. Que de petits drames, la plupart ignorés ! Combien de malheureux en sont réduits à aller porter au guichet du Mont-de-Piété ces humbles choses qu'on ne peut voir partir sans que le cœur saigne.

Ceux-là seulement qui ont été amenés à ces tristes séparations savent combien elles coûtent !

On aime ces objets qui ont appartenu à des êtres chers, comme s'ils étaient eux-mêmes des êtres vivants, et s'il faut les quitter, c'est comme si une part de soi-même s'en allait !

Le 26 juin 1851, il fut vendu un anneau d'or, engagé le 8 janvier 1819 pour la somme de 8 francs ; il avait été renouvelé pour la dernière fois le 8 décembre 1849 ; l'emprunteur, qui n'avait pu le dégager, avait payé successivement 26 fr. 50 de droits de renouvellement. Par curiosité, on le fit rechercher : il était mort.

Quel mystère de tendresse cachait une si longue constance ?

Nul ne l'a su...

D'ailleurs, on ne s'arrêterait pas si l'on voulait enregistrer la série des anecdotes racontées au sujet du Mont-de-Piété.

L'une des plus curieuses est certes celle de cet élégant qui présenta au guichet, après s'être déchaussé dans un coin, une superbe paire de bottines vernies : on lui en donna six francs, et, après avoir chaussé des pantoufles qu'il avait eu soin d'apporter, il s'en alla en boitant légèrement, appuyé sur une forte canne, feignant d'être blessé au pied pour légitimer sa chaussure insolite.

Une petite fille de douze ans, cachant un objet dans son tablier, se présente au Bureau auxiliaire : « Qu'avez-vous ! » lui demande l'employé.

La pauvrette croit qu'on s'informe de ce qui l'amène au Mont-de-Piété ; elle répond naïvement et en retenant ses larmes :

— Papa est malade, maman aussi. Le pharmacien m'a demandé trois francs pour un sirop. Alors, j'ai pensé...

— Ce n'est pas cela, mon enfant : je vous demande ce que vous venez engager ?

— Ça, monsieur, si vous voulez bien...

Et, ouvrant son tablier, elle tendit sa poupée.

L'employé fut ému et sans attendre la prisée, dit à l'enfant :

— Cinq francs, acceptez-vous ?

Le nombre des engagements annuels dans

les Monts-de-Piété que possède la France, et qui sont répartis dans 25 départements, — est d'environ 4,400,000, représentant une valeur de plus de 69,000,000 de francs.

Celui des dégagements est de 4,300,000, représentant une valeur d'un peu plus de 53,000,000.

Dans ces chiffres, le Mont-de-Piété de Paris figure pour plus de moitié.

(*Petit Parisien.*)

Fribourg en 1798.

La Société d'histoire de Fribourg a entendu, dans sa dernière séance, une intéressante communication de M. Reichlen sur les faits et gestes de la Chambre administrative du canton de Sarine et Broye installée à Fribourg, sous la protection des baïonnettes françaises, au lendemain de la bataille de Neuengenegg.

Le 9 mars 1798, la Chambre administrative prit possession de l'Hôtel-de-Ville, après un office solennel célébré à St-Nicolas. Le travail ne tarda pas à absorber tout son temps. L'orage révolutionnaire battait son plein et démolissait en quelques jours l'œuvre de plusieurs siècles. La Chambre administrative ne se tira pas trop mal d'affaire, étant données surtout les réquisitions françaises, qui devenaient chaque jour plus difficiles à satisfaire.

Il fallait pourvoir aux besoins des nombreux blessés tombés dans les combats meurtriers de Neuengenegg et de Laupen, et des troupes françaises qui se concentraient sur le sol fribourgeois. Les réquisitions françaises devenaient tellement exorbitantes que le canton fut plongé dans la plus profonde misère. Les crimes se multipliaient, les routes n'étaient plus sûres, à tel point que le préfet national Dégly écrivait que si l'on ne statuait pas bientôt par des exécutions, et si les lois ne s'appliquaient pas d'une manière sévère, le pays deviendrait la proie du meurtre et du brigandage.

Un jour que des fournitures en numéraire, bétail, draps de lit, chaussures, tardaient, le citoyen Michel, commandant de place, se rendit à la Chambre administrative et lui accorda quelques heures pour la pleine exécution de ses ordres, sinon il ferait usage des fusils.

Une autre fois, le 30 avril, le citoyen Chevallier, commissaire des guerres, fit irruption avec une compagnie de grenadiers et somma la Chambre de lui verser immédiatement un acompte sur les deux millions imposés. La Chambre prit peur et ouvrit le coffre, dont le contenu fut bientôt enlevé.

Comme de nombreux cadavres gisaient sur les rives de la Singine, ensuite des combats de Neuengenegg et de Laupen, depuis plus d'un mois et répandaient des odeurs tellement insupportables que les habitants abandonnaient la contrée, la Chambre prit enfin des mesures en pro-

curant une sépulture aux soldats tombés.

Les citoyens Frossard et Muller, hôteliers à Payerne, lui adressent la note des fournitures faites à Bonaparte, qui se rendait au congrès de Rastadt, ainsi qu'à son escorte, tant pour le boire que pour le manger. Elle s'élevait à 1624 livres ; elle fut réduite à 869, mais hélas, il fut impossible de la payer.

Echos typographiques.

Les 14, 15 et 16 juin, les imprimeurs étaient en liesse. A Genève, c'était la réunion annuelle des typographes de la Suisse romande, avec banquet, course, tombola et bal. A Lausanne, la Société suisse des maîtres imprimeurs avait son assemblée générale, au lendemain de laquelle, c'est-à-dire le dimanche, ces messieurs faisaient le tour du Haut-Lac, ayant à bord une caisse de Dézaley, offert par la municipalité de Lausanne, — dont on dit tant de mal.

La caisse de Dézaley sonnant creux, débarquement à Territet. Un peu plus tard, banquet à Glion. Tout cela au milieu d'un entraînement, d'une gaité où le petit blanc à joué un rôle marquant.

On dit que les imprimeurs boivent sec ; c'est bien naturel et pardonnables chez de pauvres gens qui sont sans cesse exposés à la poussière de la casse !

Après le banquet, ceux des sociétaires qui ne rentraient pas directement chez eux le même soir firent escale au Cercle du Léman, pendant une partie de l'après-midi. Et vers le soir, après avoir serré la main à des amis de Vevey, ils prenaient le train de Lausanne, où ils allaient coucher, pour rentrer chez eux le lendemain, lundi.

Le lendemain matin donc, une dizaine d'imprimeurs de la Suisse allemande étaient à la gare de Lausanne, prenant congé de leurs collègues de cette ville.

Le temps était superbe ; la vue du Léman, de ses rives verdoyantes et de son magnifique encadrement de montagnes, remplissaient d'admiration nos typographes, qui étaient tous à la portière du wagon. Ils voulaient jouir jusqu'au dernier moment de ce spectacle enchanteur, que la vitesse du train allait bientôt leur dérober.

Arrivés près du tunnel de Paudex, ils se sentirent pris d'un certain remords : « C'est pourtant dommage, dirent-ils, de quitter ce beau pays par un si beau jour !... Si nous descendions à Chexbres pour retourner à Vevey ; ce Corsier que nous avons bu hier au Cercle du Léman était si bon !... Il faut voir s'il en reste encore. »

Aussitôt dit, aussitôt fait. Toute la bande quitte le train, se dirige sur Vevey, et arrive directement au Cercle.

De là, on fait appeler, par le téléphone, tous les collègues de Vevey, soi-disant pour affaire pressante. Ceux-ci quittent immédiatement leurs bureaux et arrivent à la hâte.

Tableau !...

Tous les imprimeurs de la Suisse allemande, dont ils avaient pris congé la veille, au départ de ceux-ci pour Lausanne, étaient là !

Comme on le pense, cette surprise fut très gaie, et surtout bien arrosée. On ne tarda pas à prendre le train pour aller faire une promenade à Montreux et à Territet, et boire enfin le coup de l'étrier.

La fête continuait.

Par le train de 5 heures du soir, ces chers confédérés rentrèrent à Lausanne.

Curieuse coïncidence : à peine arrivés en gare, ils se trouvèrent en face de collègues de Lausanne qui les y avaient accompagnés le matin même, et qui se trouvaient momentanément là, attendant le retour de parents en voyage.

Vous voyez d'ici leur ébahissement !...

Tels sont les effets bizarres que l'aspect de la belle nature peut exercer, à certains moments, chez les imprimeurs.

Le premier surmenage.

Je viens d'avoir une toute petite querelle avec une maman qui essayait de faire marcher un tout petit enfant en le soutenant par les aisselles.

Autrefois, on se servait de *lisière*, de *chariots*, de tout cet attirail que chacun a pu voir à l'Exposition, qui ressemblait à une collection d'instruments de torture, bien plus faits pour assurer la tranquillité des parents que la joie des enfants. Tout cela a été abandonné depuis qu'on s'est aperçu que la poitrine de l'enfant se trouvait comprimée et que ses jambes se tordaient.

Mais les mamans sont ambitieuses pour leurs enfants, ce sont elles qui les surmènent : elles veulent les faire marcher avant l'heure, puis, sur les bancs de l'école ou du collège, elles les veulent au premier rang, et, plus tard, elles demandent pour eux les premiers emplois.

— Madame, ai-je dit à la maman, vous avez tort de vouloir aller plus vite que la nature et d'essayer de faire marcher votre enfant avant qu'il soit en mesure de se soutenir. Vous ne parviendrez ainsi qu'à lui tordre les jambes.

— Mais, monsieur, c'est pour l'exercer, c'est pour le préparer à la marche, ce que j'en fais.

— Eh bien, madame, croyez-moi, vous ne pouvez que retarder le moment où l'enfant marchera. Il n'a pas besoin de vous pour apprendre à marcher. Laissez-le parterre sur un tapis épais ou une couverture, sans vêtements gênants, il